

DAVID  
GOUDREULT

STANKÉ

LA  
BÊTE  
À SA  
MÈRE



DU MÊME AUTEUR

*S'édenter la chienne*, Écrits des Forges, 2014.

*Premiers soins*, Écrits des Forges, 2012.

« À l'endroit de nos visages », *Lèvres urbaines*,  
vol. 44, Écrits des Forges, 2012.

*Mines à vacarme*, Universlam (France), 2012.

DAVID  
GOUDREULT

LA BÊTE  
À SA  
MÈRE

STANKÉ  
Une société de Québecor Média



« Même les horloges brisées donnent  
l'heure juste deux fois par jour. »

Sagesse populaire



*À la mémoire de Lucie Picard,  
avec mille regrets.*



## PROLOGUE



Vous avez trouvé le cadavre. Vous devez disposer de toutes les preuves circonstanciées et médico-légales dont vous avez besoin. L'affaire est classée, vous avez déjà tiré vos conclusions.

Mais on ne peut arriver à sa conclusion avant de connaître l'histoire.

Voici ma version. Je me livre à cœur ouvert. Ça ne changera rien, peut-être. Peut-être tout, aussi. Si ça n'excuse pas mon geste, ça peut l'expliquer. L'essentiel est dans ce document. Vous y trouverez des circonstances atténuantes ou aggravantes. Je prends le risque.

Vous pourrez croire que c'est romancé ou que je me donne le beau rôle. Dans mes souvenirs, dans ma tête, c'est ce qui est arrivé. C'est ma vérité et c'est la seule qui compte... Je vous laisse en juger.

Je vous jugerai aussi, en temps et lieu.

Je demande que ce document soit déposé en preuve et remis aux jurés. Je suis prêt à corroborer chaque paragraphe sous serment.



Ma mère se suicidait souvent. Elle a commencé toute jeune, en amatrice. Très vite, maman a su obtenir la reconnaissance des psychiatres et les égards réservés aux grands malades. Électrochocs, doses massives d'antidépresseurs, antipsychotiques, anxiolytiques et autres stabilisateurs de l'humeur ont rythmé les saisons qu'elle traversait avec peine. Pendant que je collectionnais des cartes de hockey, elle accumulait les diagnostics. Ma mère a contribué à l'avancement de la science psychiatrique tant elle s'est investie dans ses crises. Si ce n'était du souci de confidentialité, je crois que certains centres universitaires porteraient son nom.

Ma mère était discrète et se suicidait en cachette, la plupart du temps. Contrairement à ce que prétendent les rapports officiels, je n'étais pas affecté par ses habitudes. Quand maman sortait la tête de ses enfers, c'était une femme merveilleuse. Les spécialistes peuvent bien aller se pendre eux aussi, avec leurs pseudo-analyses de nos liens d'attachement.

La première fois que je l'ai trouvée, elle était nue et gémissait sur le carrelage de la salle de bain. J'avais quatre ans. Maman s'était extirpée de la baignoire, où macérait un bouillon rougeâtre laissant deviner qu'elle s'y était charcutée. Les poignets, surtout. Elle m'avait réveillé en poussant de petits cris aigus mêlés de sanglots. Dès que j'ai osé glisser ma tête dans l'embrasement de la porte, elle m'a ordonné d'aller chercher Denise. J'ai figé. Je crois que c'est normal. La nudité de ma mère, le couteau à steak et le sang dans le bain dressaient un drôle de tableau. Ce n'était pas une scène familiale adéquate, comme on me le confirmerait plus tard. Ça faisait désordre. J'avais envie de ramasser et de ranger le couteau, au moins. Ma mère se couvrait le sexe maladroitement et vociférait de plus belle. *Va dire à Denise d'appeler l'ambulance, maudit sans-génie !* Lorsqu'elle commençait à utiliser mes surnoms, la claque n'était jamais loin. *Vas-y, je t'ai dit !*

Denise habitait l'étage du dessous. Le triplex étant mal insonorisé, je savais systématiquement à quel moment elle se réveillait. Sourde, elle écoutait la télévision à plein volume. Je déjeunais régulièrement chez elle. Dans une armoire de la cuisine, une boîte de Cap'n Crunch m'était exclusivement destinée. Je me collais sur Denise dans le grand divan de cuvette brune toute craquelée et je grignotais mes céréales. Je tentais de suivre le fil des postes qu'elle changeait compulsivement. Elle arrêtait quelques secondes de plus à la chaîne de la météo. Ça me fascinait, car elle ne sortait jamais, se faisant même livrer son épicerie

et mes précieuses céréales. Elle savait tout de même, toujours, le temps qu'il faisait. *On sait jamais, ti-gars, on sait jamais rien.* C'était une sage, Denise.

*Qu'est-ce que t'attends, que j'y aille moi-même ? Déniase !* Maman avait réussi à se relever et à se cacher le bas du corps en se recroquevillant entre le bain et la cuvette de la toilette. Je me suis dit qu'elle se donnait bien du mal pour cacher un peu de poil. Je n'avais encore que la tête d'impliquée dans la situation. J'hésitais entre me jeter dans les bras de ma mère, l'aider à ramasser son dégât ou obéir et aller quérir l'aide de Denise. *Vas-y, câlisse !* Je me suis précipité chez la voisine.

Denise me demandait de lui masser les pieds à chacune de mes visites. C'était tout sec et il y avait des bosses blanches et rugueuses, mais je me prêtais au jeu. C'était ma part de sacrifice dans notre relation symbiotique. Je la chatouillais parfois et on riait tous les deux. Malgré les cinquante-quatre années qui nous séparaient, je n'ai jamais eu de meilleure amie. C'est la seule femme à m'avoir dit que j'étais beau. Je suis beau. Je le sais, mais on me le dit peu car j'impressionne les femmes. Denise, elle, avait su m'apprivoiser. Elle m'aimait, mais elle n'était pas nombreuse.

Dans l'empressement, je n'avais pas mis mes bottes et les escaliers de fer me mordaient les pieds. Il faut dire que c'était un mois de novembre particulièrement froid. Sa porte n'était jamais verrouillée. Sans même penser à frapper, je me suis engouffré dans la maison en appelant Denise. N'obtenant pas de réponse, j'ai foncé directement vers sa chambre et j'ai poussé la

porte entrebâillée. La terreur m'a paralysé. Les traumatismes s'empilaient.

Assise sur le coin du lit, dans la lumière de la lune filtrant entre les persiennes, son regard ahuri planté dans le mien, Denise tenait ses cheveux dans ses mains. Loin de sa tête. Ne lui restaient que quelques touffes de poils éparses sur le crâne. Sa chevelure s'était dissociée. Son scalp serré entre ses doigts, elle m'a dévisagé et a marmonné *mes cheveux*. Elle a voulu les reloger sur sa tête, mais il était déjà trop tard. Cette image a marqué mon cerveau au fer rouge. Plus que le corps de ma mère sur le plancher de la salle de bain, d'ailleurs.

Denise a appelé les secours. Je n'osais plus la regarder. Je me suis gavé de Cap'n Crunch jusqu'à la nausée, attendant que ma mère parte en ambulance et qu'on m'emmène dormir au centre d'accueil. J'étais reconnaissant, tétanisé à l'idée de dormir chez Denise. Si la femme chauve était bien Denise. Je n'étais plus sûr de rien.

J'ai souvent revu ma mère se suicider, selon les changements de médication et de conjoints, mais je n'ai jamais revu Denise. J'en conserve un bon souvenir, un sentiment de sécurité mêlé de frayer. Depuis, les Cap'n Crunch goûtent la nostalgie et j'ai une phobie des perruques.



Je connais bien le Québec. J'ai déménagé plus souvent qu'à mon tour et mon tour venait souvent. Tous mes souvenirs d'enfance sont liés à des noms de villes, eux-mêmes associés aux drames ayant ponctué ma jeunesse. Shawinigan, ce sont les intoxications aux médicaments et les bruits de régurgitation. Trois-Rivières-Ouest, la volée que René le tatoué avait infligé à ma mère dans l'entrée de l'immeuble. Sainte-Foy, la surdose de Xanax et la balade en ambulance. Donnacona, les coups de Mario en pleine rue, et finalement Québec, où a eu lieu la fameuse pendaison. La barre du rideau de douche a lâché dans un fracas mêlé aux blasphèmes de ma mère.

Les secours ne se déplaçaient pas à chaque suicide. Cette fois-là, par contre, le propriétaire de l'immeuble, qui habitait au-dessous de nous, a débarqué en furie. Déjà qu'il nous considérait, à tort, comme des parasites bruyants, le vacarme qu'ont produit le corps et la barre de métal dans le fond du bain l'a alarmé. Il a surgi sans même cogner et a découvert ma mère se débattant avec sa ceinture de robe de chambre autour du cou et la barre du rideau de douche de travers entre les jambes. Comme moi, quelques années plus tôt, dans une autre salle de bain, il a figé. Comme quoi il n'y a pas d'âge ; ça impressionne.

J'imagine qu'elle a persévéré, mais c'est la dernière fois que je l'ai vue attenter à ses jours. On nous a définitivement séparés. Pour ma sécurité et son équilibre. Cela m'a paru aussi logique que d'interdire la neige en hiver ou la sloche au printemps. Je savais bien, moi, qu'elle ne mourrait jamais et qu'il

n'y avait que ses berceuses pour m'apaiser. On était une famille spéciale, mais une famille quand même. On avait besoin l'un de l'autre. On n'a pas déménagé à temps. *Les services sociaux nous ont eus*, comme elle disait. J'aurais tout donné pour retrouver ma mère, mais les enfants de sept ans ne siègent pas aux tables multidisciplinaires des services de protection de la jeunesse.

Ils ont refusé de me dire où ils la séquestreraient. J'ai réussi à voler mon dossier, une fois, mais ils l'ont repris avant que j'aie le temps de le consulter. Une seule intervenante s'est échappée, une nuit que je réveillais tout le centre d'accueil, pris d'une millième crise. *Ta mère s'est cachée au fond de l'Estrie. Pour rien. Elle a eu un autre enfant, mais on lui a pris dès la naissance. Tu la reverras pas. Dors !*

Elle a dû se suicider fort après ça. Elle aime tellement les enfants.



Mon père était probablement un aventurier, consacrant sa vie à l'aide humanitaire. Ou un assisté social. Il était trafiquant d'armes et professeur de karaté, aussi. En fait, il pouvait être n'importe quoi, car je n'ai jamais su qui il était, encore moins ce qu'il faisait. Ma mère m'a dit qu'il s'appelait soit Marco, soit Louis. Malgré toute sa bonne volonté, elle n'a pas su me donner plus d'informations à son sujet.

Ce qui est merveilleux et terrible quand ton arbre généalogique se limite à une branche brisée, c'est que tout est possible. J'étais le descendant direct du plus grand joueur de hockey de l'histoire ou le bâtard du pire trou de cul. Selon mes humeurs. Parfois, j'étais tout ça à la fois. Le chat de Schrödinger peut aller se rhabiller.

Je ne connais même pas mon véritable patronyme. Ça aussi, c'est particulier. Je suis lié par le sang et par un nom mystérieux à tout un paquet d'inconnus. C'est un peu comme si je faisais partie d'une immense confrérie et que j'étais le seul à ne pas le savoir. En même temps, ça me force à opérer en circuit fermé. Tout s'arrête à moi. Je ne sais pas d'où je viens et je n'ai rien à léguer. Une branche brisée au pied d'un arbre mort. On ne peut trouver plus libre.

Il m'arrive encore de scruter les miroirs à la recherche de ses traits. Je me demande si je le reconnaîtrais si je venais à le croiser. A-t-il de l'acné et le menton proéminent comme moi ? Est-il roux, mais presque brun, pas vraiment roux, comme moi ? Est-il mince, efflanqué comme je le suis ? Quand un inconnu me dévisage, je suppose que c'est une connaissance de mon père qui est surpris par la ressemblance. J'ai espéré qu'on m'aborderait et qu'on me raconterait toute l'histoire, qu'on m'expliquerait les aventures incroyables l'ayant éloigné de moi, contre son gré, durant tout ce temps. Il m'est arrivé aussi de croire qu'il était mort, tout simplement. Ça aurait clarifié bien des choses.

Je souhaite qu'il soit mort, maintenant.



Donc, j'ai grandi en familles d'accueil. Au pluriel. J'enfilais les familles comme les anniversaires. Les intervenants aussi. Déménagements, changements de garde, transferts scolaires, refontes des plans d'intervention.

Je n'ai jamais aimé les familles d'accueil. Tout le monde disait croire en moi, mais personne ne croyait ce que je disais. Un paradoxe parmi tant d'autres. Évidemment, je mentais, mais tout le monde ment. Tout le temps. À soi, aux autres, au gouvernement et à je ne sais qui encore. Tout le monde le fait, mais quand tu es pris en charge par l'État et que tu dépasses un certain quota, c'est cuit, on ne laisse plus rien passer. C'est un engrenage. Une menterie doit couvrir un mensonge qui couvrait une menterie, et finalement tu te retrouves avec une collection de couvertures, mais tu dors assez mal. De toute manière, même quand je disais la vérité, on ne m'écoutait pas. J'étais un malentendu.

Pourtant, j'y mettais tout mon cœur. Il m'arrivait même de me convaincre. Je me faisais confiance. C'est important de croire en soi, surtout quand on se ment !

Une travailleuse sociale m'a un jour prévenu que les petits hypocrites comme moi finissent toujours par frapper un mur. On m'a aussi dit qu'on apprend en se pétant le nez. Un dans l'autre, j'étais destiné à l'érudition.

Je lisais tout ce que je trouvais, d'ailleurs. On me laissait tranquille quand je lisais ; c'est sacré, la lecture. Les enfants m'ignoraient enfin et les adultes avaient un moment de répit. Je lisais même des dictionnaires. Sans tout comprendre, comme on lit de la poésie, en me laissant imprégner. Je marinai dans la littérature, ça me suit et me sert encore aujourd'hui. J'avais un penchant pour les dictionnaires de citations. Ça fait voyager. J'aimerais bien écrire des citations un jour. Il faudrait que je vérifie le processus de publication.

Je lisais, donc. Dans l'autobus, dans mon coin de la cour de récréation, dans les maisons où on me trimbalait, aux toilettes et dans mes insomnies. Au briquet, c'est risqué. Toute mon enfance imprimée de bandes dessinées, de romans, de revues pornographiques et de dictionnaires. Je suis visuel.

On m'a dit que je ne comprenais pas tout, car je suis dysphasique. Ça ne m'impressionne pas, leur diagnostic bidon. Je ne comprends pas toujours le sens des mots ? On n'a pas compris le sens de la vie encore, alors que le sens de certains mots m'échappe n'est pas alarmant.

Pourtant, dès la première année du primaire, on m'a parqué dans une classe pour élèves victimes de troubles d'apprentissage. Je crois plutôt qu'ils ne voulaient pas se donner le trouble de m'apprendre quoi que ce soit, les cons. La plupart des professeurs se souciaient aussi peu de mes résultats scolaires que de mes humeurs dépressives. La quiétude de la classe, par contre, était primordiale pour eux. J'aimais bien mettre un peu d'ambiance, alors je me retrouvais souvent dans le corridor ou au bureau d'une directrice.

Avec le recul, je peux affirmer que j'ai développé ma plume et ma calligraphie grâce aux tonnes de copies que j'ai dû produire. Si on apprend sur le tas, moi, j'ai appris sous le tas de copies.

*Je ne parlerai plus en classe. Je respecterai les enseignants. Je ne volerai plus. Je ne me battrai plus. Je n'insulterai plus le chauffeur d'autobus. Je ne tirerai plus les cheveux d'Ariane. Je respecterai les rangs dans le corridor.* Les semaines passaient, puis on recommençait dans le désordre : *je ne volerai plus, je respecterai les rangs, je ne mordrai plus Ariane*, etc. L'efficacité de ce béhaviorisme basique était toute relative.

En plus des copies, on m'envoyait régulièrement au local de retrait. *L'accalmie, Le transit* ou *La réflexion*, selon les établissements. Vraiment, l'effort alloué à nommer ces locaux n'avait d'égal que leur inefficacité à nous sculpter la sphère cognitivo-comportementale si chère aux éducateurs. En fait, c'étaient des endroits plutôt cool où les élèves les plus intéressants, les plus dégourdis, se repéraient mutuellement. Pour moi, du moins, ce furent de hauts lieux de rencontres amicales, voire d'associations criminelles.

Je dis rencontres amicales, mais je n'ai jamais eu de véritables amis. À part Denise, dans sa version avec cheveux. Question de confiance, je crois. L'amitié implique un certain don de soi et je n'arrivais même pas à me suffire, alors je n'avais pas les moyens de me donner aux autres. J'utilisais et me laissais utiliser, au besoin. Je crois que je suis trop intelligent pour avoir un ami. Le monde est décevant en général. Et il y a beaucoup de cas particuliers, c'est documenté.

Je dis aussi associations criminelles, mais je n'avais pas encore poussé mes capacités à leur limite dans ce champ d'activité. Un peu de trafic par-ci, des petits vols organisés par-là, mais sans créer de réelles alliances durables. L'humain est égocentrique. Je présentais qu'une association, en milieu scolaire, risquait de me mettre des délateurs dans les pattes. Je voyais grand et loin. J'aspirais à la mafia russe ou, mal pris, italienne. Pas les motards ; ils manquent de classe.



Bon an mal an, j'ai poursuivi ma scolarisation en compilant les diagnostics et les échecs. J'étais destiné à une carrière cinématographique tant je me spécialisais dans le doublage. En français, ça allait, mais je coulais toutes les autres matières les doigts dans le nez. Même les arts plastiques. Je me fabriquais des pipes à fumette lors de la manipulation de l'argile et je ne dessinais que des femmes nues. J'élaborais une étude des courbes et des perspectives. Les grands génies sont incompris.

Du point de vue comportement revenait toujours *plus que place à l'amélioration* et j'accumulais les conséquences mineures liées à mes agissements dits problématiques. Jusqu'en cinquième année, première semaine d'école, fin de la troisième période, à midi et douze minutes. Je suis marqué.

Tous mes camarades avaient quitté la classe pour le dîner. Je traînais derrière, rangeant mes croquis

pornographiques dans mon pupitre. Étonné, j'ai constaté que Pierre-Louis, l'enseignant, m'avait oublié. Il était parti avec les élèves et je régnais sur les lieux.

J'ai entamé ma fouille par les sacs à dos et les étuis à crayons. J'ai volé quelques gommes à effacer à l'effigie de superhéros, une barre tendre et une bande dessinée. J'errais sans but précis, grisé par les opportunités que je ne parvenais pas à bien évaluer. J'ai collé des crottes de nez sur le tableau noir et sur les effets personnels d'Ariane. Je suis arrivé rapidement à court de ressources organiques. Je tournais en rond. J'ai été tiré de ma torpeur par un léger couinement. Au fond de la classe s'agitait Touffu, le cochon d'Inde. On ne pouvait le caresser qu'en présence de M. Pierre-Louis, c'était une règle stricte. Il était très gras et joli – le cochon d'Inde, pas Pierre-Louis. Caramel brûlé et blanc, si je me souviens bien. Il ne fallait, sous aucun prétexte, le laisser sortir de sa cage.

Je l'ai étouffé méticuleusement, par curiosité. Ma main faisait à peine le tour de son corps, sa tête et son cul dépassant à chaque extrémité de mon poing. Je le sentais grouiller et se débattre inutilement. Ses petites griffes, prises d'une agitation frénétique, me chatouillaient le creux de la paume. Je l'ai serré plus fort. J'ai entendu un craquement. Du sang lui coulait de la gueule. Il avait les yeux complètement exorbités. J'ai exercé une légère pression et un peu de ses tripes lui sont sorties par l'anus. J'ai sursauté et l'ai laissé tomber au fond de la cage, tout à son agonie.

À ma recherche, Pierre-Louis est entré dans la classe pour me trouver blême, à côté de la cage. Il

s'est précipité directement vers elle sans même me regarder. Découvrant Touffu mourant dans sa sciure de bois, il a lâché un sacre, puis un autre en se tournant vers moi. Automatiquement, j'ai pensé à le dénoncer à la directrice pour son langage inacceptable, mais la gravité de ma propre situation, plutôt compromettante, m'en a dissuadé. Par peur ou par réflexe de protection, je me suis mis à brailler, à chaudes larmes, en vain. Il m'a attrapé par le bras et m'a traîné jusqu'au bureau de la direction, où la décision de m'expulser définitivement a soulagé une frange importante de la commission scolaire.

Du même élan, on m'a changé de famille d'accueil et je suis allé compléter mon primaire dans une classe de cheminement particulier dans une autre école, encore. Dans cette classe, il n'y avait pas de rongeur. Par contre, il y avait Mme Dubois. Son prénom était France, mais on n'avait pas le droit de l'employer. De toute façon, il n'y avait probablement personne au monde qui utilisait son prénom. C'était trop personnel. Il était évident que cette grosse conne froide et rigide n'était aimée de personne. Elle avait sûrement abouti en enseignement parce qu'ils ne voulaient pas d'elle dans l'armée. Pourtant, carrure et moustache à l'appui, c'était une femme très virile.

Chaque chose avait sa place et Mme Dubois répertoriait chacun des manquements à l'ordre. Dans sa tête cartésienne à mort, pleine de grilles, nos noms apparaissaient avec des crochets pour chacune des fautes commises. Elle pouvait me reprocher précisément le nombre de fois où j'avais négligé de remettre l'efface

du tableau sur le bon support. Tout devait être propre et prêt à servir. Elle répétait souvent que, si chaque personne fonctionnait comme elle, le monde irait bien. Il irait bien se jeter en bas d'un pont, oui.

Mme Dubois avait réussi à créer une belle cohésion dans sa classe, tout articulée autour de la haine qu'on lui portait. Combien de récréations ont été consacrées à établir des plans de vengeance à son endroit ? Combien de poings crispés ont rêvé de lui fracasser les arcades sourcilières ? Son régime dictatorial était aussi détesté qu'efficace. J'ai terminé mon cursus primaire l'année même et j'ai quitté ce petit enfer pour les classes spécialisées de la polyvalente publique.

« Ma mère se suicidait souvent. Elle a commencé toute jeune, en amatrice. Très vite, maman a su obtenir la reconnaissance des psychiatres et les égards réservés aux grands malades. Pendant que je collectionnais des cartes de hockey, elle accumulait les diagnostics. »

Le drame familial d'un homme seul. Et des chats qui croisent sa route.



David Goudreault est travailleur social, poète et parolier. Il est le premier Québécois à avoir remporté la Coupe du monde de poésie, à Paris. Il anime des ateliers de création en milieu scolaire et dans les centres de détention du Québec, notamment au Nunavik, et en France. Vous tenez son premier roman, pour lequel il a remporté le Grand Prix littéraire Archambault et le Prix des nouvelles voix de la littérature.

